

Promenade – un article de la FAVJ du 23 janvier 1930, article signé XXX, soit Samuel Aubert

En promenade.

Samedi. — Temps magnifique! Un clair soleil illumine toutes choses, cependant que là-bas vers le lointain sud-ouest, de fines nuées se traînent, annonçant un prochain changement de temps. Le baromètre baisse... Aujourd'hui pourtant, rien de grave ne sévira, tandis que de demain, nul ne saurait répondre.

En route donc. Le sac est lestement préparé, les skis inspectés. Départ! Pour une fois, ce ne sera pas *li-haut*, mais bien à *bise*, sans itinéraire, ni but précis, mais selon le hasard ou l'inspiration du moment. Il y a un charme tout spécial à voyager de la sorte. On part; on va un bout, puis on change de direction pour passer dans cette combe qui s'offre ou bien on prend au travers de ce bois qui nous amènera dans une autre combe ou à la lisière de tel grand plan d'où l'on commande l'horizon, momentanément tout au moins. Et ainsi de suite, selon la fantaisie. C'est ainsi que l'on apprend à connaître une région, dans ses détails, sous ses divers aspects, bien mieux qu'en demeurant fidèle aux chemins et sentiers. Sans doute, c'est plus long, souvent plus pénible, mais c'est plus varié, plus pittoresque.

Donc en route! Le chalet de Combenoire qui repose bien paisiblement, toutes ouvertures soigneusement cadénassées, est tantôt atteint. Deux clairières conduisent à bise. La première, c'est vrai, ne l'oublions pas, est traversée par un mur haut de 1 m. 20 au minimum et comme la neige est basse le franchir avec ses deux grands skis aux pieds, serait tout un problème. Prenons donc l'autre, celle qui contient le sentier suivi autrefois par le facteur qui de l'Allemagne s'en allait à Combenoire.

La ferme chez Moïse Cart abritée par ses magnifiques érables! Ils défient le temps, car chaque saison, on les voit, plus beaux, plus altiers, plus dignes d'admiration. On n'en peut dire autant de la maison, qui ressemble déjà fort à une ruine. Percée à jour, dépossédée de ses fenêtres, une porte enfoncée, c'est la misère noire. Celle qui fait vis-à-vis, Chez Nicolas, est-elle en meilleure posture? J'ose le croire! Du haut du Crêt de l'Ordon, l'on distinguait jadis tout un hameau densément habité et qui avait une pinte et une école où le régent faisait la classe trois jours dans la semaine et les trois autres à Combenoire. Actuellement plus rien n'en subsiste. L'incendie, l'exode vers les centres ont amené la déshabitation totale de ce coin autrefois prospère. Tout est transformation ici bas. En lieu et place du hameau de la Fontaine aux Allemands, nous avons un chalet tout neuf, modernement aménagé et des champs à la vaste surface, d'où jadis une population

pierres grosses et petites pour les amonceler en d'immuables pierriers en a fait une « montagne ». Une seule chose est restée : la sécheresse des lieux.

Une côte à passer et l'on rentre dans la vie, savoir dans une zone demeurée habitée, malgré l'éloignement relatif du village central. C'est que l'agglomération qui porte sur la carte les noms de Chez Claude, Chez Seillon, Chez Joly, etc., n'a jamais été aussi isolée que celle qui a disparu et que depuis fort longtemps, elle est reliée au Lieu par un bon chemin que la Commune est en train de corriger et d'améliorer. De plus, elle y a introduit la lumière électrique, de sorte que le danger de la déshabitation est écarté, du moins momentanément.

Un grand vent s'est levé et de l'horizon sud-ouest des nuées violacées envahissent le ciel. Fini le soleil et la belle clarté qui inscrit devant nous le relief du sol enneigé. Il s'agit de poursuivre quand même et le vent y aide dans une large mesure.

Un régime de jolies combes aboutit au plateau de la Frasse; mais c'est en été surtout qu'elles bénéficient de leur plein charme. Il y en a une dont la perspective s'ouvre uniquement sur l'abrupte silhouette de la Dent de Vaullion. D'entre les arbres, on voit le rocher que nul encore n'a escaladé, fièrement s'élançant dans les airs, tel un Cervin dans le ciel de Zermatt, et l'on ne voit rien d'autre. Tableau d'une impressionnante grandeur.

La Frasse! Diverses explications ont été proposées quant à l'étymologie de ce nom de lieu. Peut-être signifie-t-il les frênes (du latin Fraxinus-frêne). Je ne ferai point escale à la Frasse, ce sera pour le retour. Gagner les champs au nord-ouest du hameau d'où une jolie pente vous amène au Plan des Esserts, est une chose aisée à condition de se tenir suffisamment à droite. Sinon vous tombez sur une série d'obstacles infranchissables : clôtures en lattes, barbelés. Ces barbelés sont la terreur des skieurs par neige basse. Un cordon de barbelés domine le mur du Chalet Neuf. Impossibilité complète de passer. Un à droite est nécessaire pour gagner le clédar.

La-haut, vers la gauche, au-delà du chalet des Esserts — ancienne ferme, comme du reste la plupart des chalets de la région — le poste de douane au toit rouge, que l'on voit de partout du versant oriental, profile sa confortable silhouette. Et devant, toujours est là quelqu'un qui veille. En amont aussi, des yeux inspectent le terrain. Aussi, toi passant, qui reviens de France ou simplement du Crêt Cantin, sac au dos, ne t'avise pas de brûler le poste et de descendre directement vers les Esserts par la Combe du Pré Gentet;

tu seras tantôt rattrapé et visité, fort poliment du reste.

Les alentours du poste de douane bénéficient d'un régime climatique très favorisé. Exposition au midi, protection contre les vents du nord, aussi le printemps s'y installe-t-il de bonne heure. C'est même un des coins de notre pays auxquels il envoie ses premiers sourires. Aussi, ceux de nos ancêtres qui colonisèrent la combe toute voisine du Pré Gentet, agirent-ils en connaissance de cause.

Quant à moi, je ne fais, cette fois, que traverser le coin et dirige mes lattes vers le Bonhomme, un site bien peu connu des gens du Chenit, mais superbe par le coup d'œil immédiat et lointain qu'il offre au spectateur. Bien que le ciel s'embrumine rapidement, de nombreux sommets alpins, tout blancs de neige, sont encore visibles à travers la trouée de Mollendruz. Mais là-haut sur ce crêt, le vent est terrible; chassée, la neige file à grande vitesse jusqu'à ce que des lieux abrités la recueillent et l'immobilisent.

Je me flattais de camper en plein air, ce qui est une opération toujours délicieuse, même au gros de l'hiver, quand le temps l'autorise. Oh! je trouverai bien un coin favorable et protégé du vent. Je m'insinue donc dans cette belle et vaste combe qui entame la montagne vers le nord-ouest. Et tantôt, voilà mon affaire. Derrière ce bouquet d'arbres, une clairière dont la lisière pierreuse est débarrassée de neige sur deux ou trois m². Vite du feu! C'est le grand attrait de notre Jura. Partout la forêt est là qui offre au promeneur son bois mort et inutile et sans dommage aucun pour le propriétaire. Là, assis sur une grosse pierre, les pieds au sec, le dos à la flamme, j'ai vécu une heure exquise. Les rafales du vent ne viennent pas jusque-là. Il en subsiste juste le souffle nécessaire pour activer le feu. Le repas expédié lestement, vu sa simplicité habituelle, il s'agit de « faire une goutte de thé ». Contrairement, aux situations estivales, l'eau est partout; il n'y a qu'à se baisser pour en recueillir la provision nécessaire. Sans doute la préparation du thé à l'aide de la neige exige un temps plus long. Mais n'importe, tandis que la neige fond, on contemple le feu, on l'alimente, on observe le paysage circum voisin. les petits et les grands sapins,

les fayards squelettiques, les noisetiers qui déjà exhibent les chatons dont le soleil du printemps fera jaillir le pollen... Dans la forêt, il y a toujours à voir, à observer, à apprendre. Le retour! Il sera pénible. Et je m'en aperçois dès que je suis parvenu sur la tête du Bonhomme. Le vent a redoublé de violence et sa température est glaciale. Halte un moment au Café de la Frasse où à l'occasion, et comme moi, vous apprécierez un excellent *Mont* nouveau.

Chez Claude, l'Allemagne, l'Ordon, je traverse ces vastes surfaces, en vitesse, car la nuit s'approche et la neige aussi, dont les premiers flocons s'égrènent de plus en plus nombreux dans les airs.

Le vent ne souffle jamais pour rien, comme le baromètre, non plus, ne plonge jamais inutilement. Les flocons s'amollissent peu à peu et des signes de « colle » se font sentir. La nuit est là, la tempête déchaînée qui vous plaque contre les vêtements, contre la peau, des paquets d'une neige humide et lourde, mais qui sont peu de chose mis en regard de ceux qu'il faut traîner à ses pieds.

Telle fut donc la promenade de samedi.

X. X. X.